

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 69 (1960)
Heft: 4

Artikel: L'œuf de pâques du petit algérien
Autor: Bura, Ginette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549190>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Au Maroc chez les réfugiés et le paralysés

L'ŒUF DE PÂQUES DU PETIT ALGÉRIEN

GINETTE BURA

Pour nous, c'est le 17 avril 1960. Selon le calendrier musulman, nous sommes le 21 avril 1379. Nos Pâques. Chez nous les cloches doivent carillonner et les enfants chercher les œufs. Mais c'est si loin d'ici, chez nous.

*

Car, ici, c'est Erfoud, la grande oasis encerclée de montagnes mauves où les dattes sont paraît-il les plus grosses, les plus douces du monde... Le jour se lève et les cigales chantent dans les tamaris. L'équipe du Croissant-Rouge marocain, qui a quitté Ksar-Es-Souk la veille et campé dans l'oasis, est prête à partir. Les « jeeps » se lancent à l'assaut de la piste: 180 km de sable, de pierres. Les dunes jaunes succèdent aux

ont occupé les maisonnettes abandonnées, ou construit eux-mêmes une cahute de terre glaise, sont à peine une centaine. Les autres vivent dans le désert, alentour. Cinq mille réfugiés dont 3000 enfants.

*

Et peut-être parce que, pour nous, c'était Pâques ce dimanche 17 avril, la distribution habituelle de vivres allait être complétée d'une distribution de vêtements aux enfants âgés de 4 à 14 ans. Un trousseau complet et neuf à chacun!

*

La distribution de vivres est annoncée pour huit heures, celle de vêtements ne commencera que l'après-



Distribution de lait dans le Tafilalet.

(Photo M. Reinhard)

dunes roses, parsemées de quelques petits buissons épineux. Soudain un enfant, surgi d'on ne sait où. Il est suivi d'un chameau blanc. A l'approche des voitures, il s'envole telle une perdrix apeurée, faisant battre les manches de sa djellaba déchirée comme de grandes ailes bleues, avant de disparaître, comme il est apparu, derrière une dune d'or.

*

Un groupe de maisons, c'est Meffis, un ancien poste militaire, et un centre minier qui n'est plus exploité depuis quelques années. Les mines de plomb qui entourent le village font croire à un mur de collines noires et luisantes. Certains réfugiés vont y travailler avec, pour outillage: une pelle, une pioche, les mains. Les plus habiles peuvent ainsi gagner dix francs par semaine... Cinq mille réfugiés dépendent de ce centre mais tous ne vivent pas au village. En fait ceux qui

midi, mais depuis des heures des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants déjà attendent. Certains sont arrivés la veille. Ils ont dormi à la belle étoile, auprès d'une pierre et fait cuire une galette de farine sous la cendre.

Des hommes en turbans verts, rouges, jaunes, blancs, des femmes nu-pieds couvertes d'oriéaux multicolores, des ânes philosophes, des enfants en haillons qui jouent comme tous les enfants du monde et se font vertement remettre à l'ordre. Une foule.

Les autorités — pachas, caïds et super-caïds — sont là aussi, ainsi que les « sheiks », les chefs des quelque douze tribus auxquelles appartiennent les réfugiés de la région.

Huit heures approchent, les queues se forment. Ils attendent. Ils attendront pendant des heures. Font-ils rien d'autre depuis si longtemps?

Et tandis que coulent le blé d'or et le riz argenté et qu'au fil des heures se remplissent sacs et bidons, commence la remise de vêtements aux enfants. Certains de ces enfants sont en loques, d'autres portent une chemise blanche confectionnée avec les sacs ayant contenu le blé vendu d'Amérique, de solide toile; mais quand c'est là son seul vêtement, un sac de bonne toile a tôt fait d'être en lambeaux. Certains, qui ont eu le privilège de bénéficier des vêtements qui avaient été collectés en Suisse l'automne dernier — vous vous en souvenez des sacs de jute, des petits et des grands? — portent un pantalon à la mode de chez nous, un pullover tricoté à la main, un dessin compliqué dont on reconnaît d'emblée l'origine!

Les sacs s'alignent. L'un contient quatre-vingt-neuf paires de «nails», des sandales pour garçons de dix à douze ans, dans un autre ont trouvé place cent neuf paires de nails pour les pieds des six à sept ans, dans un troisième cent tressus pour filles.

De véritables œufs de Pâques, ces tressus: robes de finette rouge, bleue, verte à dessins multicolores, un foulard de même tissu et, à l'intérieur de l'œuf, une chemise, un pullover. Les œufs de Pâques des garçons sont de couleur plus sobre: la djellaba — le grand manteau à capuchon, ancêtre de nos pèlerines, qu'ils reviennent tous — est grise, brune, rayée de noir et de beige; elle entoure une paire de pantalons, une chemise kaki, un tricot aussi. Et le tout parfaitement neuf... Au total une soixantaine de sacs pesant bien 40 à 50 kg chacun. Voilà ce qu'il faut pour habiller 3000 enfants: 60 sacs très lourds à tirer.

*

Brahim ben Youssef a sept enfants. Le plus petit est encore dans les bras de sa mère, son puîné sur le dos de la cadette des filles, qui doit avoir six ans tout juste. Elle le porte, ce poupart, avec plus d'aisance que nos fillettes à nous ne tiennent leurs poupées dans leurs bras.

Brahim ben Youssef touche cinq paquets, cinq œufs de Pâques solidement ficelés, et cinq paires de sandales de pointures diverses. Il les emporte tel un trésor des

Mille et Une Nuits! Suivi de sa femme et de sa smala il s'empresse, il marche de plus en plus vite, il court... Cent mètres plus loin il s'arrête, s'accroupit en tailleur dans le sable, défait patiemment les noeuds un à un, dépile, regarde chaque pièce puis, avec un grand cérémonial, chausse chacun de ses bambins. L'aîné d'abord, le benjamin en dernier lieu. Ensuite il repart les vêtements, renoue les ficelles, refait les noeuds très soigneusement et quand tout est terminé, ils repartent rejoindre l'âne qui, depuis des heures, attend, lui aussi, sous le soleil qui déjà est ardent.

Pendant que Brahim ben Youssef et les siens explorent les secrets et les trésors des colis rouges et bleus, la distribution s'est poursuivie au poste des Mokhaznis.

*

Oh! tout ne se passe pas sans heurs, sans cris, sans bruit, sans incidents.

Des bébés de 12 mois, tenant à peine sur leurs petons sales avec l'aide de trois frères et sœurs, sont censés avoir quatre ans. Suçant leurs pouces, ils demeurent indifférents à la discussion. Que leur importe, à eux, d'avoir ou non droit aux vêtements... Mais ce garçon moustachu et barbu, qui prétend n'avoir pas encore 14 ans, ne demeure pas insensible au refus. Va-t-il se mettre à pleurer? Vite son père le console et lui promet, en compensation, de lui chercher sans tarder une fiancée!

Et cet autre, père de quatre filles, qui, blessé dans son amour-propre, les avait par orgueil converties en garçons à l'état-civil? Comment va-t-il s'en sortir et obtenir quatre tressus de filles? Aucun vêtement n'est remis si l'enfant n'est pas présent. Il réfléchit, pour le moment, il a caché ses descendantes derrière la maison en attendant que le Ciel lui inspire la conduite à tenir. Finalement il se décide: il va dire qu'il s'est trompé au moment de la naissance des enfants. Trompé?



A Meknès, une infirmière danoise aide un paralysé à exercer ses doigts.

Ah! l'idée a germé! Voilà, il a simplement annoncé «des enfants» et c'est l'officier d'état-civil bien sûr qui en a fait des garçons... Sur de lui il va chercher ses filles... elles recevront leurs robes mais leur père néanmoins sera prié d'être plus précis la prochaine fois. à la naissance de la cinquième...

Les gros sacs se vident à vue d'œil: ici encore, un garçon de sept et une fille de dix ans. Et ceux-ci, des jumeaux? Non? Alors comment as-tu fait pour avoir un fils de six ans et un autre de six ans et demi? Ah! c'est que tu as deux femmes, bien sûr, et tu n'est pas le seul!

En trois heures, mille colis déjà ont été distribués. Le soleil se couche. Force est de congédier ceux qui n'ont pu être servis aujourd'hui. La distribution reprendra tôt demain.

*

Dans le crépuscule, trois silhouettes se découpent, immobiles comme des statues. Trois hommes qui prient, face à la Mecque. Ils prient Allah et remercient le Ciel après avoir remercié les hommes qui, tout à l'heure, ont fait couler le blé et l'huile. Ils prient tournés vers l'est d'où le soleil à nouveau se lèvera demain. Au brouhaha du jour succède soudain un grand silence dans lequel chaque bruit paraît immense: le cri d'un enfant, le crissement d'un insecte, un âne qui bruit, un chien qui aboie. Puis la nuit tombe, peuplée d'étoiles, et tout se tait définitivement.

Et comme il n'y a pas d'eau courante à Mefiss, dans les locaux du Croissant-Rouge marocain, et que, demain, il faudra préparer du lait pour des centaines d'enfants, l'on s'en est allé au puit, à quelque sept kilomètres, remplir seaux et bidons. Au troisième voyage, il était près de neuf heures, deux ombres s'y trouvaient déjà. Deux femmes de noir vêtues, se confondant avec la nuit, qui venaient de rentrer du travail. Elles sont occupées à la «mine», à dix kilomètres, où, le jour

province de Rabat, près de 3000 encore dans d'autres agglomérations et régions du pays: 10 823 victimes au total qui sont soignées, traitées dans les cinq centres de rééducation, ambulants ou hospitaliers qui ont ouvert leurs portes, ces dernières mois, dans diverses localités marocaines, tandis que le sixième, celui de Fès, où pourront être reçus en permanence plus de mille patients entreront incessamment en fonction.

Alors que le centre de Meknès, le plus important, a la charge de près de 4000 malades, plus d'un millier de patients dépendent du centre de Khémisset, notre centre national puisque suisse tout le personnel, suisse aussi une partie du matériel thérapeutique. Bien helvétiques également l'atmosphère toute de cordialité et de gentillesse qui y règne, la bonne entente, les rapports amicaux qui lient «Toubib suisse et ses femmes» — bénis du Ciel pour en avoir tant et toutes jeunes et jolies... — et leurs patients.

«Toubib suisse et ses femmes...»

Bien vite «Toubib suisse et ses femmes» ont appris quelques mots d'arabe (et comme, au Maroc, tout le monde tutoie tout le monde, cela simplifie bien les choses) pour dire: «Lève le bras Moustafa et toi Achmed baisse la jambe». Et Moustafa et Achmed de rire de toutes leurs dents blanches et d'obéir au doigt et à la lettre, amusés et en somme ravis d'avoir pour une fois

durant, elles secouent des paniers remplis de poussière de plomb. Elles venaient encore chercher le seau d'eau nécessaire aux besoins de leur «ménage». «Msaheb, Bonsoir», ont-elles dit tout simplement avant de disparaître.

Au soir du second jour, le lundi de Pâques, tout sera terminé. 5000 réfugiés, 5000 êtres humains auront de quoi manger pendant un mois et 3000 enfants seront décentement vêtus et chaussés. Les sacs seront pliés, empilés, emportés, et emportés aussi les fûts, les caisses, la place nettoyée pour l'arrivée du mois suivant. Les secouristes volontaires marocains regagneront leur foyer, reprendront leur travail. Tout redéviendra calme autour de la caserne des Mokhaznis. Et ainsi mois après mois, mais la faim, elle, ne revient-elle pas jour après jour?

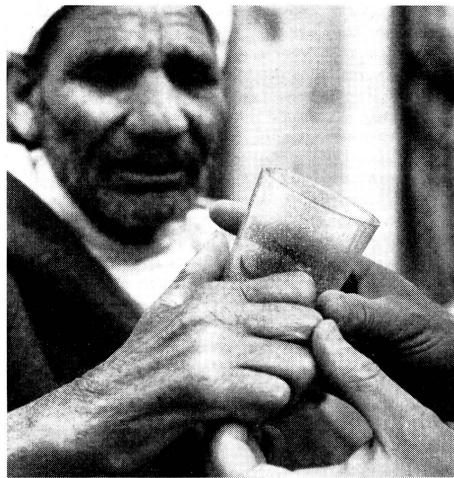
Si le programme que l'on appelle «de base» établi par la Ligue prévoit la remise de rations mensuelles permettant d'assurer à chaque réfugié 1600 calories journalières, ce programme n'est pas pour autant toujours réalisable. Parfois les calories ne sont que 1300, 1400...

Les soucis des responsables appellés à assurer, à appliquer ce programme sont constants. On ne sait jamais, plusieurs mois à l'avance, ce dont on disposera pour la distribution de juin, pour celle de juillet. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il y a des milliers de réfugiés qui, dans le désert aride, ne pourraient survivre sans ces distributions: 150 000 en Tunisie, 125 000 au Maroc. Et si cette remise régulière de vivres venait à cesser? Mais pourquoi le devrait-elle? Ne sommes-nous pas tous responsables de la vie de ces êtres: «Et qu'as-tu fait de ton frère?»

En souhaitant un parrainage de six mois, en versant dix francs pendant une demi-année, vous assurerez l'existence d'un réfugié algérien en Afrique du Nord.



Une longue canne est devenue, hélas, le signe distinctif des victimes de l'intoxication.



Cela n'a pas été une petite affaire, vous pouvez nous en croire, que d'établir en quelques semaines un programme de travail portant sur un millier de patients, de les « tester » tous, de poser les diagnostics, de fixer le traitement nécessaire à chacun, puis de remplir des fiches médicales, des cartes de contrôle, de préparer les horaires, d'orthographier des noms berbères et des patronymes arabes...

Le centre de Khemisset, qui a ouvert ses portes au début de l'année a commencé un mois plus tard le traitement proprement dit des malades. Ceux-ci, jamais n'oublient « leur jour ». Toujours ils sont à l'heure, bien à l'avance parfois, guidés par la position du soleil ou l'appel du Muezzin.

Le drapeau de la Mosquée est noir aujourd'hui. C'est donc vendredi et Saâba, la jeune berbère au front tatoué de bleu, sait qu'elle aura tantôt à bâter son âne et à parcourir les 25 kilomètres qui séparent son village

à suivre un commandement féminin, chose peu coutumié au pays de Moustafa et d'Achmed !

Près de 200 malades sont traités journalièrement au centre de Khemisset. Alors que la rééducation se fait par petits groupes, certains patients sont soumis à un traitement individuel. Les malades, qui sont contrôlés périodiquement par le médecin, viennent généralement se faire traiter, se faire rééduquer une à deux fois par semaine, parfois tous les 10 jours, tous les 15 jours seulement.



Ensemble, parents et enfants rapprennent à marcher.

de Khemisset. Saâba a 18 ans, un mari, un « moutcho », un enfant de deux ans. Elle marche en s'appuyant sur deux bâtons. Elle avance lentement, péniblement. C'est à leur démarche saccadée, déhanchée, à leurs pieds qui semblent de coton qu'on les reconnaît tous, les malades des huiles, dans les champs, sur la rue, sur les souks, partout. Aux mains également, à leurs doigts crispés. Et à leurs bâtons. Les bâtons-cannes qui font désormais partie intégrante de tant de tableaux de la vie marocaine.

Il n'est aucun cas où seules les mains soient atteintes, très peu où les pieds uniquement sont paralysés. C'est pourquoi les fiches médicales portent presque toutes la même mention: pieds et mains, pieds et mains. Et cela se répète des centaines, des milliers de fois... Parfois, mais plus rarement, il s'agit aussi des jambes, jusqu'aux genoux et des avant-bras. Ces malades-là ne peuvent marcher ni se mouvoir sans aide. Ce sont les grabataires qui doivent être hospitalisés. Aux problèmes

d'ordre médical viennent se greffer, nombreux, les problèmes sociaux. Car autant de cas, autant de problèmes, ou presque. Les cartes vertes — les cartes de contrôle — que les malades tiennent à la main lorsqu'ils passent la porte du « service médical » ont des numéros: 307, 308, 309... Derrière ces numéros, des destins. Et que ces hommes et ces femmes soient bruns de peau, bistrés ou tatoués, qu'ils soient alphabétés et qu'ils aient toujours été pauvres, ils n'en demeurent pas moins des êtres humains. La terre marocaine elle aussi est parfois rose, parfois rouge, jaune ou brune, pauvre ici, riche là, soignée ou inculte. Elle n'en demeure pas moins la terre qui produit et porte toujours un chardon pour l'âne et une touffe d'herbe pour le chameau.

Soixante « techniciens » de quinze nations

Tout en poursuivant le traitement des malades des huiles, les équipes sanitaires étrangères, qui au total



Dans les centres de traitement des victimes de la sophistiquée, médecins et spécialistes de 15 nations s'efforcent de rééduquer les membres paralysés: des mains et des jambes, hydrothérapie, tout est mis en œuvre. A droite en haut, le médecin suisse Zinn, au centre de Khemisset. (Photos Belin, Rabat)

réunissent une soixantaine de médecins, physiothérapeutes et infirmières provenant de 15 pays différents, forment à cette tâche toute nouvelle pour eux des aides sanitaires marocains qui peu à peu assureront leur relève. Le traitement des victimes de la Meknassite, en effet, devra se prolonger pendant des années et certains auront besoin d'assistance jusqu'à la fin de leurs jours. Seuls 20 % d'entre-eux atteindront vraisemblablement une guérison complète. Et tandis que le 40 % verront probablement leur état s'améliorer partiellement et pourront reprendre leur occupation d'antan — tel le patron de l'estaminet — il en sera d'autres, en revanche, que l'on inclut dans le groupe des cas graves et difficiles. Les travailleurs de force, notamment, qui ne pourront jamais reprendre leur métier d'autrefois devront être soumis à une réadaptation professionnelle. D'autres malades demeureront leur vie durant complètement invalides et inaptes à toute activité. Leur nombre est



estimé à un millier environ. Mais ce ne sont là que des pronostics. La maladie, en effet, peut demeurer latente pendant des années et se manifester soudain à la suite, par exemple, d'un état de résistance amoindrie. Et si les miracles, les guérisons spontanées sont possibles, il y a aussi, hélas les rechutes, telle celle de ce malade que l'on crut guéri il y a deux mois et qui est revenu l'autre jour au centre porté par deux amis... C'est Mohamed ben Youssef qui était chauffeur, à 30 ans, une femme et cinq enfants. Quel sera son sort ?



L'hydrothérapie est d'un grand secours pour les paralytiques.

Rééducation et problèmes sociaux

Et ce traitement rééducatif des malades des huiles dont on fait si grand cas, dont on parle tant, qui est si essentiel et doit se poursuivre sans relâche si l'on veut qu'il porte ses fruits, en fait, de quoi s'agit-il? Quelque chose de fort compliqué sans nul doute? Détrompons-nous. Il consiste à... jouer seul ou en groupe, à organiser des rondes, des polonaises, des jeux de société parfois. Certes, jeux et rondes, sous leur aspect léger cachent bien des choses, recèlent bien des mystères qu'il serait trop long de vouloir révéler aujourd'hui. Contentons-nous donc ici des apparences et regardons le grand-père sauter et rebondir sur un matelas, de concert avec son petit-fils, ces trois-là se lancer et se relancer une balle, avec les mains, avec les pieds, cet autre qui s'amuse avec un jeu de plots, celui-ci avec un boulier géant, ceux-là encore qui font actionner les patins rééducateurs. Autant d'objets — ne disons plus de jouets — qui sont devenus familiers aux malades des huiles, à ces hommes en turbans, à ces femmes tatouées ou voilées de tout âge qui mettent tant d'espoir dans chacun des gestes qu'on leur enseigne, qu'on leur demande de faire, de répéter patiemment, inlassablement. Elle est si touchante la façon dont tous suivent les ordres, se conforment aux instructions, soucieux de bien faire. Et ils sont si fiers des succès remportés, des résultats atteints en quelques semaines déjà, à force de patience et de persévérance. « *Ti vois, ti vois, Moiselle... Rigarde comme j'y fais...* » Et nous de les regarder faire cinq, dix pas sans l'aide de leur canne, de leur bâton d'olivier, veillant à conserver un équilibre vite compromis en faisant de leurs bras des balanciers, à la manière des danseurs de corde. Et admirons encore Fatima, qui a 14 ans et habite « tout

près d'ici », à 30 minutes de marche! Elle tente de se rhabiller sans aide. C'est difficile pourtant avec ses mains qui ne veulent pas obéir... Pauvre petite Fatima. Elle aurait voulu devenir couturière. Le pourra-t-elle jamais? Elle vit d'espoir. Comme tous les autres.

Ayant dû cesser leur travail, sans ressources pendant les premiers mois de leur maladie, nombreux ont été les paralysés des huiles qui ont été contraints de vendre tous leurs biens pour subsister: d'abord l'âne, puis la chèvre, puis le tapis, la batterie de cuisine, la vaisselle enfin. Depuis de 1^{er} janvier de cette année, la Ligue marocaine d'assistance aux malades intoxiqués par les huiles frelatées verse des allocations mensuelles: 10 000 francs marocains (cela fait 100 de nos francs) aux chefs de famille, 5000 fr. si la mère est malade, 1000 fr. pour chaque enfant atteint. L'Etat marocain, avec l'aide des sociétés nationales de la Croix-Rouge de plusieurs pays, subvient à l'entretien des malades hospitalisés et qui sont quelque 3000. Ce sont également l'Etat du Maroc et les sociétés nationales de Croix-Rouge qui supportent les frais des équipes sanitaires étrangères travaillant dans les centres de rééducation.

Dès son apparition, la maladie des huiles fut considérée comme catastrophe nationale. Elle l'est en vérité car il faudra des années, des efforts incessants, des fonds considérables aussi pour mener à bonne fin la tâche entreprise: assurer le traitement, l'assistance, la réintégration professionnelle des victimes de la Meknassite. Et en les voyant tous péniblement marcher, attendre, assis sur les bancs ou les marches d'escaliers, dans les cours de centres de rééducation, leurs bâtons posés à côté d'eux, on se dit: et tout cela parce que des commerçants sans scrupule ont voulu s'enrichir illicitemen-
Ginette Bura.

PETITES NOUVELLES DE LA CROIX-ROUGE

Le colonel brigadier R. Käser, ancien médecin-chef de la Croix-Rouge, nouveau médecin en chef de l'armée

Des raisons de santé ont contraint le colonel brigadier Hans Meuli, médecin en chef de l'armée et chef du service de santé du Département militaire fédéral à présenter sa démission.

Le Conseil fédéral a nommé son successeur en la personne du colonel Reinhold Käser, docteur en médecine FMH qui a été promu au rang de colonel brigadier. Le Dr Käser a été médecin-chef de la Croix-Rouge de 1955 au 31 juillet 1958. Il avait renoncé à cette fonction pour assumer à temps partiel la charge de remplaçant du médecin en chef de l'armée. Nous sommes heureux de saluer sa nomination à la tête de notre service de santé militaire.

*

DANS NOS SECTIONS

Fonds de réserve des sections

Mettant à contribution le Fonds de réserve des sections, le Comité central a donné suite, le 20 avril, à deux demandes qui lui étaient présentées et accordé une subvention de 2000 francs à la section de Lucerne pour le développement de son centre de transfusion sanguine et une subvention de 800 francs par an pour les années 1960, 1961 et 1962 à la section d'Unterwald qui désire donner de l'extension à son service d'assistantes bénévoles.

Deux nouveaux présidents au Tessin

Les présidents de deux sections tessinoises: le Dr Emilio Bianchi, de Lugano, et le Dr Alessandro Casella, de Locarno, se sont retirés après une très longue activité. Le premier est remplacé par son fils, le Dr Giacomo Bianchi, à Lugano, tandis que le nouveau président de la section de Locarno est le Dr Franchino Rusca, anciennement vice-président.

*

Pour la propagande

UN FILM SUR LES REFUGIES AU MAROC ET UN SUR AGADIR

Le Secrétariat central dispose désormais de deux nouveaux films de 16 mm dont les sections peuvent faire usage.

L'une de ces bandes a été tournée par la télévision néerlandaise dans la province marocaine d'Oujda, aux abords de la frontière algérienne. Elle s'intitule « Sauvez un enfant » et se rapporte au problème des réfugiés. D'une durée de projection de 30 minutes, elle existe en versions allemande et française.

La seconde concerne l'action internationale de la Croix-Rouge à Agadir. Ce film a été réalisé par la télévision suisse, en collaboration avec la Croix-Rouge suisse. Il est parlé en allemand, français et anglais: durée de projection neuf minutes.